BERNARD-RABADI, Isabelle – Les petits travailleurs du siècle. Sur *Petites natures mortes au travail* (2000) d'Yves Pagès
Intercâmbio, 2ª série, vol. 5, 2012, pp. 61-76

LES PETITS TRAVAILLEURS DU SIECLE

Sur *Petites natures mortes au travail* (2000) d'Yves Pagès

ISABELLE BERNARD-RABADI
Un. de Jordanie
waelr@hotmail.fr

Résumé : Composé de 24 récits brefs, *Petites natures mortes au travail* d'Yves Pagès a pour point d'ancrage la description des mille et un petits boulots d'aujourd'hui. L'œuvre croque sur le mode du décalé et du fragmentaire le monde du travail où se pressent travailleurs à mi-temps, intermittents du spectacle, contractuels et chômeurs en fin de droits, désœuvrés à temps plein et autres employés précaires. Avec cette série de tableaux, Pagès élabore un décapant trombinoscope des classes laborieuses françaises du tournant du XXème siècle. Dans cet article, j'expliciterai sa poétique du fragment, dessinerai en portraitiste provocateur et m'interrogerai sur l'appréhension des réelles mutations du monde du travail à l'aune de la fiction.

Mot-clefs : roman français contemporain - monde du travail – précarité - fragment

Abstract: Many of the fictions of Yves Pagès claim a taste for political controversy and claims libertarians: *Petites natures mortes au travail* (2000) is one of them. Composed of 24 short stories, this fiction is written without exacerbating militancy but shows through the mode of fragment new world of work, where workers rush to part-time in entertainment industry. All Characters are contractors, unemployed at the end of Rights and precarious. I will follow a tri-axial plan to show that the writer Yves Pagès with his serie of painting develops a gallery of the working class of the French at the end of the XXth Century. The first part will explicit the poetic of fragment, the second will draw a provocative portrait of Pagès and the third will explain the changing world of real work in terms of fiction.

Keywords: contemporary French novel – working world - job insecurity - fragment

Depuis son entrée en littérature en 1993, Yves Pagès (né en 1963) a publié une dizaine de romans et textes courts, essentiellement aux Éditions Verticales[1] où il est également éditeur. Auteur d'un essai sur Céline[2], l'écrivain est issu d'une famille politiquement engagée dans l'extrême gauche : nombre de ses fictions revendiquent d'ailleurs un goût certain pour la polémique politique, le débat et les revendications libertaires. *Petites Natures mortes au travail,* recueil publié en 2000, est l'une d'elles. Composite puisqu'elle est constituée de vingt-quatre récits de quatre à dix pages, l'œuvre a pour point d'ancrage la description réaliste (et souvent cruelle) de mille et un petits boulots, elle croque sur le mode du décalé et du fragmentaire le nouveau marché du travail où se pressent travailleurs à mi-temps, clandestins et non-déclarés, salariés en congé de longue maladie, intermittents du spectacle, contractuels en attente d'un CDI, chômeurs en fin de droits, désœuvrés à temps plein et autres employés précaires.

Je suivrai un plan triaxial pour montrer précisément que Pagès avec sa série de tableaux élabore le décapant trombinoscope des classes laborieuses françaises du tournant du XXe siècle : le premier axe de mon exposé explicitera plus particulièrement la poétique du fragment singulière de Pagès ; le second dessinera un portraitiste provocateur et ironique et le dernier s'interrogera sur l'appréhension des réelles mutations du monde du travail moderne.

Vingt-trois esquisses minimalistes à fort potentiel stylistique

D'emblée, l'on peut constater que l'agencement énonciatif court et sériel s'adapte précisément au projet littéraire initial de Pagès qui est d'offrir un éclairage inédit sur la précarité de millions de ses concitoyens. S'opposant d'emblée à qui pourrait le rapprocher

[1] Citons *Prières d'exhumer* (1997), *Le Théoriste* (2001), *Portraits crachés* (2003) ou encore *Le Soi-disant* (2008).
[2] *Les fictions du politique chez Louis-Ferdinand Céline*, Paris, Seuil, 1994.

d'Émile Zola[3], Pagès entend bien décrire son dessein comme fort éloigné du réalisme frontal du XIX[ème] siècle. S'attelant à redonner à l'écriture réaliste de nouvelles lettres de noblesse, il a donc opté pour un néotype d'écrit pour dire le social d'aujourd'hui : le fragmentaire. Et, en effet, cette figure est particulièrement active « dans la représentation de la société (elles constituent des imaginaires du fait social) et dans la mise à jour des structures sous-jacentes qui la fondent (elles en formulent une connaissance) » (Blanckeman, 2005: 32).

Dans le cadre du recueil destiné à peindre le jeu de rôle impulsé par notre société à tous les actifs, soit à près de 28 millions d'individus en France, la forme brève apparaît une sorte de nécessité : elle permet de susciter une réaction émotionnelle et directe avec des données alarmantes au seuil de l'an 2000 dont certaines demeurent d'actualité onze ans après. Dans l'Hexagone, près de 20% des salariés travaillent en Contrat à Durée Déterminée (CDD), le taux de chômage ne cesse d'augmenter et frise les 10%, la précarité touche principalement les jeunes et les séniors, ne laissant aux actifs que peu d'années de plein emploi. C'est dire si la relation au réel social dans son historicité est prégnante dans cette œuvre ! Cette nécessité du court est en quelque sorte devenue la marque de fabrique de Pagès qui déclare :

> Et puis, il y a l'art du bref qui s'est imposé tout seul, hors sujet, de longue date. Inclassables textes ramassés sur eux-mêmes, hors tout diktat romanesque, qui attendent dans leur coin, brouillons orphelins, avant de faire série. Comme avec *Petites Natures mortes au travail*[4].

Sociologue intuitif, l'auteur poursuit en rappelant que ces textes brefs et détonants ont d'abord été distribués dans des manifestations à dessein de tracts et que d'autres ont

---

[3] Avec ce franc-parler et ce trop plein de fougue que l'on retrouve dans ses textes, Pagès explique : « Zola voit ses personnages comme des animaux, il n'est pas "avec". Et moi, les gens qui n'écrivent pas "avec", ça me gave (…) Ce qui compte, c'est de creuser un rapport, un vrai rapport, avec un milieu ». L'on consultera avec profit le site et blog de l'auteur : http://www.archyves.net/html/Textescourtsenvrac.html

[4] Sauf mention contraire, ces propos de Pagès et les suivants ont été recueillis par Mona Chollet et Thomas Lemahieu et mis en ligne sur le site http : www.archyves.net

ensuite circulé librement sans sa signature sous forme de tags ou de slogans. Il affirme : « J'éprouve une vraie jouissance à écrire des tracts, c'est-à-dire à investir une langue – la langue militante – qui est une langue morte, pire que le latin ». Quoiqu'il en soit, Pagès a choisi cette technique d'écriture ramassée et involutée pour expliciter son souci de la société. Évidemment, dans la forme fragmentaire, l'attention à la phrase est première, et c'est en styliste que l'auteur se présente d'abord. Il a œuvré à la construction de textes sertis par une kyrielle de figures de style. Le titre déjà par son mélange de provocation et d'ironie donne une idée du désir de Pagès d'explorer à l'infini nombre de jeux de mots : sont-ces des petites natures, mortes au travail ou des petites natures-mortes au travail ?

Tissant son écheveau autour de semblables thèmes contractés à l'extrême, l'écrivain a produit la liste d'une foule de métiers improbables qui sont autant d'identités sociales problématiques. Dans cette énumération intitulée *Pseudo* (Pagès, 2000: 11-15), pour *pseudonymes*, une brève description suffit à les évoquer et une note de bas de page le signale en ces termes : « En dépit des apparences, ceci n'est pas une pétition. Juste le contraire, la liste des signataires tenant lieu de mot d'ordre » (*idem*: 14). La richesse stylistique y est à son summum. Les zeugmes (« billettistes d'expositions temporaires ») se mêlent aux antanaclases (« photographes jetables ») qui s'ajoutent aux hypallages (« afficheurs sauvages de publicité »). Tous les procédés lexicaux et syntaxiques naissent d'une vigoureuse entreprise de polissage et de manipulation de la phrase ; ils placent aisément la langue synthétique et néanmoins poétique du côté du manifeste politique :

> Les formateurs mercenaires de mercenaires formateurs (…) pions d'échec scolaire (…) diplômés mécanos en voie de garage (…) meneuses surmenées de revues légères (…) juristes en fin de droits, licenciés en sociologie du licenciement (…) vrais poseurs de faux plafonds (*idem*: 11-14).

Cette pratique textuelle implique un goût du détail infime et de la formule qui, saisis dans la réalité et mis en série, permet cependant le basculement dans la fiction littéraire, l'effort stylistique de l'auteur se révélant à la mesure de l'effet chez le lecteur !

Les titres des récits se révèlent également porteurs d'un pareil souci formel : jeux de mots audacieux, calembours polysémiques et paronomases des plus persuasives s'y trouvent à foison. *Harcèlement textuel*, *Brigades d'interversion*, *Les Camelots du moi*, *Cure à Durée Indéterminée*, qui dénonce les cures de réinsertion des toxicomanes par le travail physique et bénévole en plein air, *Fin de carrières* qui se lit à double sens puisqu'il évoque la fin de carrière effective d'un mineur et la fermeture de sa mine-carrière, *Flux migratoires* ou encore *Il était une fois l'aliénation* plus explicites.

La composition textuelle globale se révèle forcément des plus abouties. Par exemple, *Pseudo*, est un récit autonome qui n'en concentre pas moins bons nombres de cas et situations de vie développés par la suite dans les vingt-trois fictions. Pagès, quant à lui, décrypte la construction de ses *Petites Natures mortes* dans son ensemble ainsi :

> Chaque texte court est le portrait d'un individu. Chacun a sa généalogie, sa propre vie, ses prises de bec avec la réalité, le social. Mis en série, les uns avec les autres, ils deviennent autre chose, d'autres personnes. Ensemble ils résonnent différemment. Chaque individu fait écho à l'autre, au-delà des clivages sociaux, géographiques, temporels. Ce que l'on croyait très singulier devient commun (…) et dessine une image de groupe, donne une comédie humaine[5].

La référence à la *Comédie humaine* est logique tant il est vrai que le récit choral, malgré son ton vif et acerbe, n'évite pas la compassion (et c'est par là-même qu'il vise à l'efficacité) du reportage sociologique à charge qui cible le monde du travail toujours situé à la lisière de la marginalité : Pagès évoque la mendicité, les petits trafics, la désocialisation, les pathologies du travail… L'œuvre est, par conséquent, à la fois individuelle (elle évoque nos contemporains dans leur destinée précaire) et collective (elle montre ce que notre société fait de ses membres). En éclairant des moments de doute et des déboires de laissés-pour-compte qui sont autant de tragédies d'actualité, ce processus de

---

[5] Ces propos de Pagès ont été recueillis par Martine Laval pour *Télérama* dans une interview article intitulée « Ma poésie, ma Babel, c'est le bouche-à-oreille », au moment de la parution du roman *Le Soi-disant* (2008) ; ils sont désormais en ligne sur le site http : www.archyves.net

compression extrême donne une image kaléidoscopique de la société française de l'an 2000 soumise aux lois nouvelles de l'économie mondiale.

À dessein, il faut rappeler que l'aspect sériel du texte autant que son néoréalisme s'expliquent par le parcours professionnel de l'écrivain lui-même, qui a assuré une mission de journaliste à la fin des années 1990, le menant à des rencontres et des enquêtes dans les milieux sociaux les plus défavorisés. De fait, son style décapant réside aussi dans cette hybridité entre la fiction et le documentaire, savant dosage d'imaginaire et de vécu.

Portraits de précaires au chagrin

Le collage discontinu de visages et de silhouettes, Pagès l'a effectivement tiré d'une expérience personnelle : c'est d'une plume critique et réactive qu'il témoigne, porte-parole des sans voix. Aussi « Venger les gens dans la fiction » est-il son vœu avoué sincèrement dans la presse[6]. De fait, son œuvre hantée par *La Misère du monde* bourdieusienne et ancrée sur un jeu entre le référentiel et le fictionnel aboutit à une sorte d'investigation microsociologique qui répète à l'envi la dangerosité du travail. Les fictions portent en particulier sur les nombreuses pathologies nées de la conjoncture moderne : excès de pression, harcèlement moral, dévalorisation de soi, stress, dépression, suicide sur le lieu de travail…

> Pour l'heure, Éric a trouvé un arrangement : professer par correspondance. Lors de la réunion préparatoire, il pensait croiser d'autres planqués dans son genre, promus correcteurs de copies en dilettante et tous adeptes maladifs de l'oisiveté. Grave erreur. Ces collègues-là ont déjà vingt ou trente ans d'expérience et en manifestent tous les symptômes : déficience auditive, allergie à la craie, agoraphobie et autres troubles maniaco-dépressifs. Ils sont venus fuir ici le pire foyer pathogène qui soit en milieu scolaire : les élèves (*idem*: 17).

[6] Précisément dans une interview menée par Fabrice Lanfranchi, intitulée « Nommer les invisibles », *L'Humanité*, 2 mars 2000, p. 19.

Engagés et lucides, les micro-textes disent aussi les difficultés d'insertion des malades atteints du sida, les inégalités sociales croissantes, l'humiliation, l'exclusion, l'usure psychologique et la paupérisation des travailleurs. Un exemple : le « travesti Pluto » qui portraitise l'un des employés du parc d'attractions Disneyland-Paris. « Sous-homme sandwich en hiver, hot-dog en été, José, chômeur réinséré à quatre pattes, touche 35 francs de l'heure à se faire valoir » (*idem*: 20). Affublé du costume de chien dessiné par Walt Disney, précisément nommé Pluto, l'employé arpente inlassablement, malgré son inconfort, les allées du Parc afin de se faire photographier avec les visiteurs enthousiastes, consommateurs consuméristes de tous âges et de toutes nationalités.

À Pagès de conclure, outré : « Maintenant que les camps de travail sont ouverts au public, les comédiens domestiques doivent suer sous leur seconde peau et se taire jusqu'à faire disparaître en eux la trace du labeur (…) si tu veux abolir le prolétariat, donne-le en spectacle » (*idem*: 20) ! Le recueil contient aussi le CV tracé au scalpel d'un « Bac + 9 sans emploi avouable » et celui de « L'oisif de mauvaise augure » :

> Issu d'une famille de garde-barrière, Romain a raté de peu le dernier train qui l'aurait conduit à la ville avant l'abandon de la ligne ferroviaire traversant sa commune natale pour desservir la bourgade voisine. L'exode rural l'a laissé sur le quai (…) il a dû s'improviser épouvantail pour oiseaux de nuit. Quatre fois par semaine, il garde l'entrée d'un dancing, aux abords d'une sortie d'autoroute (*idem*: 97).

Le parcours en forme de brisure d'un « Camelot du moi » est tout aussi dérangeant. « Je me présente : Emmanuel. Ni chien, ni enfant à nourrir, aucun parent à charge, pas de casier judiciaire, pas de domicile, pas de travail, pas de carte bleue, pas de chéquier, juste un ticket de métro sur moi. Merci » (*idem*: 54). Avant cette accumulation de figures est mise en exergue la définition extraite d'un dictionnaire (non nommé) du mot « Débauchée » (*idem*: 9) qui, provocatrice à souhait, préserve cette optique du raccourci et

permet de pertinentes permutations de sens, allant en l'occurrence de l'infidèle à la chômeuse en passant par la libertine ! Un portrait multifacettes, en quelque sorte.

En fait, l'auteur use et abuse de la force subversive et émotive de ces esquisses sculptées à la syllabe près pour présenter les héros de son œuvre chorale : antihéros, ce sont des anonymes précaires tous abandonnés en sous-sols par un ascenseur social dont l'efficacité n'a visiblement pas passé le siècle. Et ici, la mésaventure de l'ivoirienne Kitia Kofi-Koné apparaît comme des plus scandaleuses : engagée comme figurante pour un film dont le tournage nocturne a lieu à l'aéroport CDG, elle se fait contrôler par les agents des douanes avec une autorisation provisoire de séjour périmée depuis 15 minutes ! La police n'entendant aucune de ses explications, l'agent qui l'a engagée se désolidarisant totalement d'elle malgré un contrat en bonne et due forme, Kitia sera incarcérée « six mois fermes pour entraves répétées à une procédure d'embarquement » (*idem*: 44).

Avec cette nouvelle ironiquement intitulée *Figuration libre*, Pagès dénonce tout à la fois les mauvais traitements infligés aux immigrés en règle envers les autorités ou non (« Une clef de bras, clic puis clac, l'affaire est entendue et Kitia menottée dans le dos » (*idem*: 39), les reconduites à la frontière (« Après expiration, les nègres contrevenants n'ont plus droit qu'au baptême de l'air » (*idem*: 40), les lenteurs administratives (« Au guichet numéro 5 de la préfecture, les fonctionnaires mettent des mois à contresigner les formulaires » (*idem*: 41), le manque de sérieux des individus censés appliquer la loi et la prostitution.

> Dès le lendemain, une secrétaire effacera Kitia des fichiers de la comptabilité. Les CRS, eux, la conduiront dans l'heure au centre de rétention de Mesnil-Amelot, à 10 kilomètres de là. Inutile d'alarmer les hautes sphères de la préfecture. Inutile aussi de trouver le producteur en chef. Ça tombe mal, c'est son anniversaire ; et la rumeur veut qu'il festoie en compagnie de jouvencelles acheminées depuis l'Est européen par des voies officieuses (*idem*: 42).

Tous ces portraits avec l'injustice et le fatalisme, mais aussi l'émotivité et la désespérance qu'ils drainent, provoquent le lecteur, l'émeuvent ou le révoltent. De surcroît,

Pagès prend soin de donner une identité, un prénom, un âge, une situation de famille à ses personnages : dans ces esquisses, chacun reconnaitra un ami ou un collègue, une voisine ou une sœur qui tente de survivre à la désocialisation en ces périodes répétées de crise. Il y a « Jean-Louis (…) né taciturne dans la périphérie de Bruxelles, avant de s'expatrier étudiant à Paris » (*idem*: 21) qui est devenu un DRH sans scrupules en charge des licenciements dans une entreprise : il tombera forcément dans le piège qu'il a tendu mille fois lorsqu'il s'agissait pour lui de « décapiter la bête, dégraisser au milieu ou trancher dans le lard », selon les termes métaphoriques des analystes d'un cabinet d'audit international ! Il y a aussi « Emmanuel, gratteur précoce de guitare folk, branlotin vantard, fils unique de sa grand-mère, perdu de vue au détour d'une fatale réorientation en filière professionnelle » (*idem*: 56) qui incarne tous les artistes mendiant dans le métro. Il y a Éric, professeur de mathématiques atteint du sida, qui entre deux traitements achoppe de formations en recyclages professionnels.

C'est un « incurable chronique qui n'a plus le choix qu'entre le diagnostic d'une pathologie différente – qui lui ouvrirait de nouveaux droits – et une très chiche retraite d'invalidité » (*idem*: 16). Il y a encore Sonia, « l'échantillonneuse », qui, lasse d'arpenter les rues pour un petit salaire versé par un institut de sondage, remplit consciencieusement tous ses formulaires depuis le café du coin, s'inventant quotidiennement des milliers identités ! L'enquêtrice qui vit de ces petits « bidonnages » coche « ses cases au culot, mais non sans personnaliser les réponses en série et ajuster leur vraisemblance à l'air du temps » (*idem*: 113) en attendant d'être repérée par son centre de contrôle… Aucune des situations brossées n'est jamais promise à un réel avenir : Pagès traque la précarité et l'expose sous toutes ses formes.

Dans cette optique, il est rare qu'il laisse entendre la voix de ces individus précaires et peu ont accès à la parole : ici ou là demeurent quelques dialogues décharnés, bribes de paroles ou cris étouffés. La plupart des individus sont dépeints figés dans leur statut de victime inexistante (clandestins, chômeurs en fin de droits, SDF, radiés de l'ANPE,

RMIstes… et autres exclus) ou invisibles socialement (tels les fonctionnaires en congé de longue maladie, les employés à temps partiels, les intérimaires, les « maîtres très auxiliaires (…) les veilleurs d'une nuit sur deux (…) les potiches d'accueil et autres démaquilleuses de fin d'émission » (*idem*: 12-14). C'est donc en quelques traits que Pagès expose les destins dans toute la violence des fâcheux concours de circonstances et de l'ironie de leur sort. Il évite le misérabilisme et le pathos grâce à sa volonté de dire vrai. La vie d'un ex-mineur reconverti en guide-conférencier dans une mine devenue musée est à ce titre des plus édifiantes :

> Dernier né d'une famille décimée par la silicose, Jacques va encore au charbon près d'Alès, mais comme simple guide. La mine vient d'être réaménagée en musée (…) Tous les deux jours, il passe au service de pneumologie changer la bouteille d'oxygène de son frère aîné, cloîtré chez lui sous assistance respiratoire. Encore une corvée quotidienne que Jacques doit aux Houillères (*idem*: 59s).

La nouvelle s'appelle du reste *Fin de carrières* et évoque d'abord par le biais d'une métaphore le destin de taupes des mineurs aveuglés par leur harassant travail sous-terrain. « Au SMIC ou pas, on aura beau l'indemniser pour cette mutation régressive, il n'en sera pas moins rattrapé par ce destin animal : progresser centimètre par centimètre dans une galerie sans début ni fin » (*idem*: 58). Elle dit le tragique de l'existence des gueules noires et l'impasse dans laquelle, comme Jacques, elles se trouvent : « Cécité syndicale aidant, les mineurs, eux, n'ont pas quitté leurs gouffres, ils sont sortis des profondeurs pour exiger des Charbonnages la perpétuation de leur mauvais sort » (*ibidem*). Le texte poignant s'achève sur ce cri de rage et du cœur :

> Mais qu'un intello à binocles, ouvriériste et chauvin, n'aille pas lui vanter le patrimoine industriel ou la rentabilité du charbon franco-français.
>
> - Vas-y toi-même en enfer !
>
> Ces myopes-là, Jacques les a en horreur (*idem*: 60).

Ancrée dans la réalité absurde et cruelle, la prose de Pagès ne se révèle toutefois pas sans humour. Un humour noir parce que portant sur une réalité amère. Intitulé *Promotion ethnique*, le portrait d'un agent de sécurité est aussi de ceux-là qui soulignent nos faiblesses civilisationnelles :

> Mais le vigile dernier cri doit aussi être black (…). Tout bon sauvage mérite sa promotion ethnique : vieux tabou et nouveau totem font désormais la paire, en soldes monstres. Et la moindre boutique à la mode d'arborer son afro-fétiche à l'entrée, du bon prétexte humaniste en vitrine (*idem*: 86).

Dans ce kaléidoscope de jeux de rôles, Pagès cerne au plus juste le malaise social contemporain qui est vécu par chaque citoyen tel un chaos collectif. Pour étayer ses microfictions, il exploite jusqu'au moindre graffiti comme dans *Brigades d'interversion.* Des tags successifs transforment ainsi le slogan inachevé « Plus je fais la révolution plus j'ai envie de faire l'a… » (*idem*: 88) en « Plus je fais, plus j'ai envie de faire » qui finalement devient grâce aux brigades éponymes « J'ai plus envie de faire plus » (*idem*: 90). Dont acte : pour l'auteur, l'état d'esprit du travailleur français est clairement décrit ! Ce qui est le plus flagrant sous la plume d'Yves Pagès dans la mise en perspective d'individus fragilisés ce sont bien sûr les perversions d'un système. Et, suivant cette inflexion néoréaliste, l'écrivain cerne précisément les contradictions économiques et sociales de notre époque.

« Il était une fois l'aliénation » (Pagès, 2000: 21-29)

À côté des sociologues et des politologues qui tous prônent pour le XXIe siècle une mutation du monde du travail – il nous faut réinventer le travail, explique parmi d'autres Michel Lallement[7] – nombre d'écrivains du présent, à l'instar de Pagès, s'inspirent dans leurs romans de la pluralité des façons de travailler et de concevoir le travail : François Bon mais aussi Michel Houellebecq ou Amélie Nothomb œuvrent dans cette veine qui exploite

[7] Notamment dans l'ouvrage intitulé *Le travail sous tensions.*

la matière sociale, donnant à la littérature narrative contemporaine une conscience politique en même temps que des engagements polémiques. De *Stupeur et tremblements* à *99 Francs* en passant par *Daewo,* ce sont toutes les particularités de la machine sociale qui sont mises à nue dans des fictions hybrides, à proprement dites socio-littéraires. Les topiques privilégiées de ces « romans à vif » (Blanckeman, 2002: 41) sont en particulier celles où les nouvelles technologies contribuent aux destructions d'emploi ou amènent à de nouvelles stratégies gestionnaires qui renforcent les pressions sur les salariés.

> Usine naguère, entreprise aujourd'hui, trente dernières années du vingtième siècle : des lieux de société qui font le vide deviennent des centrales narratives qui font le plein, des métaphores de la fiction, sur fond de situations capitales (faillite, restructuration, numérisation, virtualisation) (*idem*: 42).

Aussi le secteur tertiaire de l'économie mondialisée est-il le plus exploité par Pagès. L'écrivain scrute les bureaux et les agences, dévoile leurs organisations anxiogènes pour les employés qu'il photographie en hommes et en femmes brimés par de nouveaux impératifs : au professionnalisme devant tendre à une efficacité et une rentabilité toujours plus exigeantes s'ajoutent désormais une exigence formulée en termes de polyvalence, de flexibilité et de réactivité… Si Yves Pagès demeure le moins médiatique des quatre auteurs cités, il n'est pas le moins incisif sur ce thème des plus féconds au tournant du siècle : dans chaque récit, il revisite la notion de travail tel un fait social au sens d'Émile Durkheim dans ses *Règles de la méthode* : « toute manière de faire, fixée ou non, susceptible d'exercer sur l'individu une contrainte extérieure ».

Bourdieusien, il manifeste vivement sa réaction face aux mutations civiles, sociales et historiques en cours et affirme par ailleurs : « Le nouveau prolétariat, ce sont les précaires ». Il se désolidarise franchement des politiques et, s'il convoque sporadiquement les grands penseurs du social du XXème siècle[8] en quête pour l'Humanité d'une harmonie

[8] Pagès ne cherche pas pour autant à légitimer son œuvre en citant le discours social actuel…

universelle, Marx et Fourier en l'occurrence, c'est pour faire entendre la possibilité d'une autre philosophie du travail. Impossible aujourd'hui de voir dans le travail salarié un devoir social et de faire dépendre du nombre de travailleurs et de leur productivité le bien-être collectif : force est bien de constater que, pas plus que le plein emploi, le salariat classique n'a survécu aux crises traversées depuis les années 1970. « Le travail ! C'est la seule question qui vaille. C'est – ou cela devrait être – le b.a-ba de la politique (…). Ma génération vit une révolution folle et n'a pas les outils pour la penser ». Il fait donc entendre précisément ce que représente ledit monde du travail :

> Les discours qui présentent un monde divisé entre chômeurs et population active, entre consommateurs et producteurs, les visions séparées du monde, sont absolument mensongers. L'interface consommateur/producteur est quasi-permanente. Il n'y a pas de consommateur pur, et il n'y a pas de producteur pur, pas plus qu'il n'y a de chômeur pur. On passe par toutes ces figures, plusieurs fois par jour.

Puisqu'il s'agit de cerner l'impasse de la société qui contraint tout individu à décrocher un poste pour exister (et, par voie de conséquence, s'épanouir !) dans une conjoncture qui oblitère toute perspective d'emploi pour tous, la dimension critique se fait forte dans les miniatures.

> Cadres supérieurs ou petits intérimaires, venus mendier un emploi, tous ont dû résumer leur curriculum vitae en deux cents mots piégés et justifier leurs passages à vide entre deux dates d'activité. Tous ont blanchi des zones d'ombre au Typex, menti sur un point faible, bluffé sur une compétence, abusé d'un titre d'emprunt, fait l'impasse sur une faute grave (Pagès, 2000: 55).

En fait, le procès de précarisation sociale en France est tel qu'à le dépeindre, Pagès appelle à plus de solidarité face aux petites natures presque mortes au travail parce qu'acculées pour survivre aux mensonges, arrangements, compromissions, marchandisations. La violence symbolique, définie par Pierre Bourdieu telle une violence infra-consciente qui est des plus dangereuses et pernicieuses puisqu'elle ne s'appuie

nullement sur une domination interpersonnelle mais sur une domination structurale (d'une position hiérarchique en fonction d'une autre), sourd derrière chaque récit d'une existence atrophiée par le labeur : « Viendra-t-il le jour où l'on n'existera plus que par fiches ou badges interposés ? C'est déjà le cas » (*idem*: 32).

De là, il montre que la précarité n'est plus synonyme d'appartenance à un état social marginal : il estime qu'elle provient de la l'impermanence des CDI qui forment de nos jours la quasi majorité des contrats signés par la classe active. Fatalement, c'est donc sur des sentiments de honte et d'humiliation que l'écrivain rassemble la communauté des travailleurs et des chercheurs d'emploi. Tous doivent en effet faire face au mépris de leurs semblables et appréhender la difficulté de n'être qu'un intérimaire parmi d'autres. Aussi, dans un saisissant coup de crayon, les mendiants du métro répétant de wagon en wagon leur même itinéraire de vie brisé sont-ils comparés aux candidats passant des entretiens d'embauche, les deux activités étant définies tels de semblables « one-man-show pitoyables », des « happenings de bonimenteur » (*idem*: 55). La colère de Pagès explose ailleurs sur ce thème :

> Ce que l'on demande aux salariés, c'est de donner de leur personne. Mais ma personne, elle ne vaut pas 5000 Francs ! Peut-on ainsi me donner une valeur marchande, me coller une étiquette ? L'humiliation est donc beaucoup plus grande. Et le salaire avoue tout son arbitraire. Il n'est plus un mode de redistribution adapté. Il l'est d'autant moins que maintenant, il condamne les gens dans leur être, il les condamne psychologiquement, il les détruit, les déjuge. Il les met dans l'indignité.

Dans ses *Portraits*, l'écrivain n'omet nullement une donnée forte de la fin du XXème siècle, à savoir la gestion des flux de main-d'œuvre internationaux : comme partout en Europe, le marché hexagonal draine ses travailleurs immigrés illégaux. Contribuant pour une part à l'enrichissement du pays mais littéralement absents, de nombreux employés symbolisent cette aliénation partout dénoncée dans le recueil. Les inepties liées aux délocalisations sont du même coup mises en lumière :

> Trêve de béatitude postmoderne. Les dactylos sont de retour, mais à distance, corvéables par de nouvelles vertus télématiques. On les a délocalisées aux confins d'un arrière-monde en développement : de Madagascar au Maroc en passant par l'Ile Maurice […] Pour preuve, ces milliers de mode d'emploi, contrats d'assurance et rééditions littéraires saisis au kilomètre par des demoiselles qu'en France métropolitaine on qualifierait hâtivement d'analphabètes (*idem*: 108).

Sans imposer ni proposer de réponses idéologiques ou morales à ses interrogations sociologiques qui sont autant de « coups de gueule », Pagès laisse ses photographies du temps présent faire leur chemin dans l'esprit du lecteur : tout en représentant les tendances, les mini-portraits préservent leur caractère singulier et sans concession. C'est à ce titre que les propos de Dominique Viart[9] se trouvent aptes à appréhender cette œuvre telle une fiction, sinon élucidante, du moins interrogeante, aux confins de l'imagination et de la réflexion.

Bien qu'en attente d'un lectorat moins confidentiel, le projet littéraire de Pagès s'ancre dans les diverses tentatives d'élaboration de l'écriture narrative au présent et prouve d'ores et déjà la force et l'originalité de son esthétique.

Bibliographie :

BLANCKEMAN, Bruno (2002). *Les fictions singulières : étude sur le roman français contemporain.* Paris: Prétexte.

BLANCKEMAN, Bruno & MILLOIS, Jean-Christophe. (2004). *Le roman français aujourd'hui : transformations, perceptions, mutations.* Paris: Prétexte.

BLANCKEMAN, Bruno (2005). « Le souci de société (sur quelques écritures néoréalistes) », Michel Collomb (org). *L'empreinte du social dans le roman depuis 1980.* Montpellier: Université Paul Valéry-Montpellier III, pp.25-33.

BOURDIEU, Pierre (1979). *La Distinction. Critique sociale du jugement.* Paris: Minuit.

[9] La citation exacte est : « Aussi les fictions ne sont-elles plus de simples productions de l'imaginaire, mais bien des élaborations interrogeantes – et parfois élucidantes – aux confins de l'imagination et de la réflexion » (Blanckeman & Millois, 2004: 31).

BOURDIEU, Pierre (1993). *La Misère du monde.* Paris: Seuil.

LALLEMENT, Michel (2010). *Le travail sous tensions.* Paris: Sciences Humaines.

MÉDA, Dominique (2010). « Le travail dans tous ses états ». *La Vie des idées* <URL : http://www.laviedesidees.fr/le-travail-dans-tous-ses-etats.html> [Consulté le 18/VI/2011]

PAGÈS, Yves (2000). *Petites natures mortes au travail.* Paris: Verticales/Le Seuil.

TURIN, Gaspard (2010). « 'Caractères jamais imprimés'. Les petits formats d'Yves Pagès au service d'un discours social », *Fixxion Revue critique de fixxion française contemporaine*, n°1<URLhttp://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/francais/publications/n°1 /turin_fr.html> [Consulté 15/III/2011]